

L'EVOLUTION DE L'UNIFORME DE L'ARMEE DE TERRE, DES ORIGINES A NOS JOURS

INTRODUCTION

La présentation de la tenue «terre de France» à la presse en 1989 et le défilé sur les Champs Elysées le 14 juillet 1991 des unités de la division Daguet arborant la tenue «désert» portée pendant la guerre du Golf, concrétisent un aboutissement de l'évolution du costume militaire français, avec l'adoption d'un uniforme adapté aux conditions de la vie moderne et le retour du treillis camouflé, abandonné à l'issue de la guerre d'Algérie.

Cette évolution, replacée dans le contexte de l'époque, montre comment l'uniforme se diversifie afin de s'adapter aux réalités de la vie et aux conditions du combat; et comment, à travers les bouleversements des batailles, des campagnes et des guerres, chacun s'est ingénié à conserver ce qui en fait la spécificité nationale.

Cette évolution débute lorsque les braies que portaient les Gaulois se transformèrent durant de longs siècles, en une armure lourde et encombrante qui enlevait toute possibilité de se mouvoir rapidement. Les Romains, les Mésopotamiens, pour ne citer qu'eux, connurent très tôt l'uniforme, les Français ne le découvrirent qu'au XVII^{ème} siècle. Cet uniforme s'embellit, pour devenir plus décoratif qu'efficace au XVIII^{ème} siècle. Lors de la révolution en 1794, les volontaires s'unirent aux soldats de l'ancienne armée royale sous un uniforme bleu. Lorsque Napoléon, devenu empereur, dota l'armée de flamboyants uniformes, il ne se doutait pas que ces derniers ne résisteraient pas à vingt jours de combat, et que le manque d'approvisionnement de son armée priverait ses soldats d'uniforme de rechange. Le XIX^{ème} siècle eut le mérite de voir apparaître, outre le célèbre pantalon garance et le képi, les différentes et combien adaptées tenues de l'armée d'Afrique. Il a paru intéressant d'étudier

également, l'évolution du «Poilu» en bleu horizon au combattant de Daguet, en passant par le «troufion» de 40 vêtu de kaki.

Après ce bref survol, voici venu le moment de l'ultime défilé.

I_ DES BRAIES A L'ARMURE «JUSTE AU CORPS»

Dans cette première partie qui traite des costumes militaires jusqu'à la fin des années mille quatre cents, on ne peut parler d'uniforme, tellement les combattants de l'époque portaient à la guerre dans des tenues disparates.

Il paraît cependant nécessaire de remonter dans le temps, à l'époque des Gaulois, pour voir l'évolution et l'adaptation des effets, qui, à travers les siècles, en passant par les Francs, les armées féodales, les Croisades pour se terminer au XV^{ème} siècle, ont permis au casque décoratif gaulois de se transformer en une pesante armure, où les chevaliers se trouvaient engoncés.

Peu organisés, les Gaulois se présentaient au combat le torse nu. Ils portaient des braies, sorte de pantalon ample retenu à la cheville. Sur l'épaule, ils attachaient par une agrafe, le sagum ou saie (manteau court). Le casque en bronze ou en fer porté par les chefs, était garni d'appendices destinés à lui donner un aspect fantastique. Certains casques présentaient des cornes, des ailes d'oiseaux ou des têtes de sangliers en relief. La cuirasse, rare était en bronze, en fer, en mailles de fer ou en tissu collé sur plusieurs épaisseurs.

Peu d'évolution entre le costume des guerriers gaulois et les guerriers francs: le torse est bien souvent toujours nu ou recouvert d'une peau de bête. Les braies se portent avec des bandelettes de toile ou de peau, entrecroisées de la ceinture aux chevilles. Le manteau est rabattu sur l'épaule. Sur la tête apparaît quelquefois la dépouille d'animaux tués à la chasse et dont la mâchoire inférieure est absente.

Charles Martel, lors de sa grande victoire en 732 à Poitiers, où il sauva l'Europe du péril islamique, avait fait fabriquer des casques formés de quatre feuilles de fer triangulaires et assemblées par des rivets. Quoique peu esthétique, ils firent merveille au combat.

Sous le règne de Charlemagne, tout homme libre devait répondre à l'appel sous les armes et ce jusqu'à l'âge de soixante ans. Seuls les hommes libres, riches ou gros propriétaires terriens, possédaient un habillement militaire complet. Ils portaient

la brogne ou broigne, un vêtement de peau recouvert de plaques de fer ou bien le haubert d'un prix plus élevé et qui était une cotte de mailles entrelacées. Les jambes étaient parfois protégées par des bottes de cuir ou de fer appelées bambergues. A côté de cette armée nationale, l'empereur emmenait sa truste ou scare de mercenaires équipés à ses frais.

Une évolution certaine du costume dans les armées féodales est à noter avec l'armure normande ou broigne qui était une épaisse tunique de cuir garnie de plaques ou d'anneaux de fer et dotée d'un camail (armure de mailles) pour la tête. Cette armure protégeait les jambes jusqu'au genoux. Sur le camail se posait le casque conique à nasal.

Au cours de la première moitié du XII^{ème} siècle, la broigne fut souvent renforcée par des bandes de cuir entrecroisées. Mais à partir de 1150, les Croisades remirent l'ancienne cotte de maille en service.

Une nouvelle armure, réservée aux chevaliers, fit son apparition; elle enveloppait entièrement le corps excepté la face: c'était le haubert. Elle se complétait par des chausses couvrant les pieds, les jambes et le ventre. Sous le lourd haubert se portait le gambion rembourré qui jouait le rôle d'amortisseur tant pour les coups que pour le frottement du haubert qui aurait été insupportable. Par dessus le haubert se revêtait la riche cotte d'arme d'étoffe qui protégeait la maille de l'échauffement du soleil. Le casque était hémisphérique avec un ventail ou visagière percée d'oreillères. Au XIII^{ème} siècle le casque se compléta d'une plaque sur la nuque formant le pendant à

la visagière: le heaume classique était né. Il ne se portait qu'au combat, hors combat le chevalier se contentait du léger bassinnet (une calotte de fer).

Au début du XIII^{ème} siècle, le heaume fermé fut rendu plus pratique par l'adjonction d'une visière mobile. La partie protégeant le crâne devint pointue, offrant ainsi moins de prises aux coups qui malheureusement en glissant, atteignaient le chevalier aux épaules, lui brisant les clavicules. On attachait donc sur chaque épaule une plaque de fer maintenue sous l'aisselle par une courroie: l'ailette. L'armure de mailles fut, quant à elle, renforcée; des plaques de renfort en cuir, fer ou laiton furent cousues sur la maille aux tibias, aux genoux puis aux coudes.

Au XIV^{ème} siècle, la cavalerie française avait perdu de sa valeur car l'alourdissement des armures lui avait ôté de sa mobilité. Les bras et les jambes étaient enfermés dans des canons d'acier à charnières, les épaules recouvertes d'épaulières d'acier.

Vers 1350, on vit apparaître l'armure renforcée dite «juste au corps» qui, jusqu'à la fin du siècle, se vit agrémentée d'accessoires flottants, manches et jupes sous la cotte. Les guerres incessantes donnèrent à l'armure un caractère nouveau. Les parties mobiles devinrent fixes et solidaires. L'armure de fer battu atteignit la perfection et un prix prohibitif pour beaucoup d'hommes qui se contentèrent de brigandines ou gabisons rembourrés et cloutés. Ces armures couvrant des pieds jusqu'à la tête devinrent très lourdes. Vers la moitié du XV^{ème} siècle, les armuriers réussirent à confectionner des armures de feuilles d'acier battu n'excédant pas les vingt-cinq kilogrammes.

Les quinze siècles qui viennent d'être survolés montrent une évolution certes lente, mais oh combien importante du costume militaire, et le besoin des combattants de se protéger tout ou partie du corps des coups de l'ennemi.

L'apparition des armes à feu à la fin du XV^{ème} siècle eut pour conséquence d'éloigner les combattants sur le champ de bataille et sonna ainsi le glas des armures. Armures qui furent encore portées quelque temps par les gentilshommes qui se

seraient cru déshonorés s'ils s'étaient présentés au combat sans cet encombrant emblème de leur noblesse.

II_ DES PREMIERS UNIFORMES MILITAIRES A LA TUNIQUE DE 1899

Du XVI^{ème} siècle au XIX^{ème} siècle, le costume militaire va voir une évolution beaucoup plus rapide avec une recherche certaine d'esthétique.

Les combattants ressentirent le besoin de se reconnaître. Ainsi l'uniforme fut-il créé au XVII^{ème} siècle. Il reçut des couleurs différentes au XVIII^{ème} siècle afin de pouvoir identifier les unités entre elles. Aux armées royales à dominance de blanc, succédèrent les volontaires révolutionnaires très mal équipés. Quant aux armées napoléoniennes si elles possédèrent de flamboyants uniformes, ceux-ci ne résistèrent pas aux rudes campagnes de l'Empereur. Enfin, les uniformes du XIX^{ème} siècle se caractérisèrent par l'apparition du pantalon garance, de la tunique et par l'adaptation des effets militaires des soldats de l'armée d'Afrique.

Au XVI^{ème} siècle, les cavaliers portaient soit la cuirasse de métal couvrant la partie supérieure du corps, soit le corselet de fer verni en noir, survivant de l'armure.

C'est au XVII^{ème} siècle, en 1632 exactement, qu'apparurent les premiers essais d'uniformes militaires introduits par quelques commandants qui dotèrent leurs hommes d'un vêtement pareil pour tous. Le résultat en était particulièrement heureux

- du point de vue esthétique pour le bel aspect de la troupe à la parade,
- du point de vue pratique pour la facilité avec laquelle on distinguait la troupe dans la mêlée du combat
- et finalement du point de vue moral car il donnait au soldat une conscience plus profonde d'appartenance à un corps bien homogène.

Cet exemple fut encouragé et développé plus tard par Louvois.

Les armées du XVII^{ème} siècle virent en même temps se créer la hiérarchie militaire qui s'établit comme suit: le soldat, le caporal, le sergent, le lieutenant-colonel et le maître de camp.

Les caporaux ne différaient pas des autres soldats de leur escouade. Les sergents portaient la cuirasse à l'épreuve des balles. Les capitaines se devaient de porter les armes dorées, émaillées ou enrichies d'incrustations. Les sergents-majors tenaient en main un bâton clouté de pied en pied (un pied = 32,4 cm), qui leur servait à mesurer le terrain pour ranger leurs hommes sur le champ de bataille. Le maître de camp lui, devait porter le casque à l'épreuve des balles; ce casque pesait de sept à dix kilogrammes et était empanaché.

Dès 1680 et au XVIII^{ème} siècle, les corps de troupe se distinguaient par la couleur de fond de leurs habits. Les régiments d'un même corps se différenciaient entre eux par la couleur tranchante de certains éléments tels veste, culotte, doublure ou col et parements de l'habit. Toutefois l'uniforme était encore, mis à part la couleur, de la même coupe qu'un costume civil.

L'infanterie était vêtue généralement de blanc, le rouge et le bleu caractérisaient les régiments de la maison royale ainsi que les régiments étrangers au service de la France. L'artillerie fut le plus souvent vêtue de couleurs sombres. L'ancien chapeau de feutre à larges bords fut abandonné pour le tricorne. On vit apparaître les bonnets, puis les mitres des grenadiers en forme de pain de sucre. Les musiciens militaires se distinguaient de la troupe par une profusion de galons tant sur l'habit que sur les manches qu'ils garnissaient jusqu'aux épaules.

L'armée française comptait quatre cent mille hommes et Louvois créa des écoles afin de former des cadres aptes au commandement. Ces écoles s'appelaient les écoles de cadets. L'école d'équitation de Saumur date de cette époque. La cavalerie composée de cuirassiers, de dragons et de gardes suivit la mode adoptée par l'infanterie. Les hussards eux, tranchaient nettement sur le reste de l'armée. Ils portaient une fleur de lys à leur bonnet. Ils étaient habillés à la Turc, d'une veste étriquée et d'une culotte bouffante. Les bonnets à poils furent alors remplacés par des bonnets de peau d'ours garnis de plaques de cuivre pour leur donner un air plus martial. Ils furent d'abord adoptés par les grenadiers puis par l'infanterie.

La mode des perruques poudrées s'étendit à l'armée. Afin d'empêcher les cheveux de graisser les cols de l'habit, on inventa la queue qui salissait tout autant.

Sous la Révolution, les volontaires révolutionnaires remplacèrent les vieux soldats des armées royales. Mal équipés, les ficelles remplaçant souvent le porte giberne, mal chaussés ces volontaires suppléaient le plus souvent la carence du ravitaillement par la maraude. Le 8 janvier 1794, la Convention décida de réaliser la fusion entre l'armée et les volontaires indisciplinés et mal habillés. Les vieilles troupes en blanc endossèrent l'habit bleu des volontaires. C'est ainsi que les jeunes «bleus» de la révolution donnèrent leur surnom aux futurs soldats d'aujourd'hui. La nation sacrifiait tout à la guerre. Les cordonniers devaient livrer cinq paires de souliers par décade à leur armée. Ces souliers avaient les bouts carrés pour empêcher les soldats de les revendre aux civils. La paix de Lunéville laissa l'armée dans un très mauvais état matériel, les campagnes successives avaient usé les uniformes.

L'on a souvent vanté les prestigieux uniformes des armées napoléoniennes. Certes l'uniforme était beau mais par une carence incroyable du ravitaillement, Napoléon eut bien souvent l'occasion de passer en revue des troupes en guenilles.

L'Empereur avait rejeté sur ses officiers tous les gallons et les plumets dont il n'avait que faire. Cette débauche d'or et de broderie ne s'étendait pas au-delà des généraux de brigade. Les aides de camp chargés de seconder les officiers généraux, comme tous les officiers sans troupe, portaient rarement l'uniforme prescrit et arboraient trop souvent des uniformes de fantaisie. Les officiers d'ordonnance, quant à eux, portaient un uniforme bleu barbeau (bleu clair) brodé d'argent. L'uniforme des musiciens était en principe un habit bleu sans revers et un chapeau brodé d'or. Cet uniforme atteignit les limites extrêmes de l'originalité et de la somptuosité, jusqu'à les transformer en véritables charlatans de foire. L'uniforme de l'infanterie en 1804 était l'habit, veste bleue aux revers et parements écarlates avec le gilet et la culotte de même couleur. Le numéro des régiments apparut au col des habits faisant ainsi la fierté des soldats, se reconnaissant ainsi frère de régiment. Le shako d'origine hongroise s'ornait d'une plaque de cuivre de forme variée selon l'époque, un plumet ou une houpette le garnissait par devant le bord supérieur. La tenue sur le pavé était fort belle et à Paris on admirait, les jours de parade, la garde défilant, ses prodigieux tambours-majors en tête; les grenadiers en habit bleu à revers rouges, la veste de bassin blanc, la culotte et les hautes guêtres passées au blanc d'Espagne, les gilets de fer étincelants, galopant sous leurs énormes casques à crinière noire et à peau de léopard.

Mais en réalité ces superbes tenues ne résistèrent pas à vingt jours de campagne. On ne garde pas longtemps des boucles d'argent à ses souliers quand on manque de pain. En effet, les soldats étaient mal nourris, mal soldés, mal administrés, mal soignés. Ils y trouvaient ainsi des prétextes à se débrouiller parfois aux dépens des vaincus. A Moscou, ils se taillèrent des capotes dans les draps des billards. L'insuffisance de l'administration en avait fait une armée de gueux. Les cheveux sont coupés courts dans les armées depuis cette époque, Napoléon ayant ordonné de les raser afin d'éviter les maladies occasionnées par les poux.

La France de la Restauration s'efforça d'effacer par de nouveaux uniformes le souvenir encore vivace de l'Empereur en exil. On vit apparaître à nouveau les régiments vêtus de l'habit rouge à brandbourg blancs, coiffés du shako à la visière plaquée sur le front. Les grenadiers ne retrouvèrent leur bonnet à poil qu'en 1822. Avec une capote bleue céleste, la garde royale se surchargeait de dorures et de pompons. Les cuirassiers troquèrent leurs casques à queue pour ceux à chenilles des anciens carabiniers. Les chasseurs perdirent le célèbre colback (bonnet à poil surmonté d'un plumet, ramené d'Egypte par les soldats de Bonaparte) pour se voir affubler d'un casque à chenilles et d'un pantalon garance (couleur rouge fournie par la racine d'une plante de même nom). Les hussards, les moins malmenés, avaient aussi adopté le pantalon garance tout comme les lanciers qui portaient également le kurta (veste polonaise) vert à col cramoisi.

En 1820, l'infanterie retrouva les habits blancs, les épaulettes différenciant chasseurs, carabiniers et voltigeurs. Les pantalons teints avec la garance du Rhône envahissaient l'armée française; ils ne devaient plus la quitter jusqu'à la première guerre mondiale.

En 1830, lors de l'expédition d'Alger, la chaleur étouffante éprouva l'armée française vêtue comme pour un défilé en métropole. Les militaires se montrèrent d'une ingéniosité étonnante dans la recherche de la coiffure la plus pratique contre les rayons du soleil. Le général Bugeaud lui-même, au mépris des règlements se fit confectionner une casquette dont la visière énorme par-devant comme par derrière allait donner naissance à une célèbre chanson.

De nouveaux régiments naissaient dont les étonnants zouaves français déguisés en Zwawas, barbus de Kabylie. Apparurent les Turcos (tirailleurs algériens),

les Spahis, la Légion et avec eux autant d'uniformes qui faisaient leurs différences tout en les rassemblant pour défendre les trois couleurs françaises.

Le bonnet d'écurie agrémenté d'une visière donna ainsi naissance au képi.

L'uniforme de l'armée d'Afrique devint typiquement arabe. Le fantassin portait une veste supérieure ou demi caban en sergé grise, à capuchon sans ornement qu'on appelait guélmouna. Le sous-gilet ou sédria était en sergé bleue, de même que le pantalon ou sérouâl. La coiffure consistait en une calotte rouge à gland bleu: la châchia. Au pied, il chaussait des baboudjes jaunes. La chemise en toile était renouvelée tous les trois mois, mais le soldat devait payer de ses deniers le burnous et le haïk qui complétaient son habillement. La légion créée en 1831 avait un uniforme à peu près identique à celui du fantassin mais le shako fut abandonné en 1834 pour la casquette d'Afrique à calot verni blanc et à contre nuque de toile.

En janvier 1855, une nouvelle tunique fut inaugurée, de la même coupe que la précédente. Elle se différenciait de l'ancienne par une jupe moins longue, mais surtout par un collet jonquille passepoilé bleu, fermant droit sans échancrure.

En 1860, ce fut l'adoption d'un habit court dit habit tunique, la jupe exagérément raccourcie, était fendue sur les côtés de même qu'au bas du dos. Un nouveau modèle de pantalon très ample et bouffant complétait cet uniforme. Au pantalon à quatre plis, jugé trop étriqué, succéda en 1861 le modèle énorme et plus bouffant encore dit pantalon à vingt-quatre plis. L'habit tunique incommode par sa fermeture qui interdisait au soldat de s'aérer, fut remplacé en 1867 par une tunique fermant sur la poitrine au moyen de deux revers croisant l'un sur l'autre par deux rangés de sept gros boutons. Les épaulettes devinrent en même temps écarlates, les parements ronds s'ornaient d'un passepoil jonquille. De beige, la capote était devenue grise de fer bleuté. Aux coins inférieurs des devants, deux boutonnieres permettaient de les relever en les attachant aux boutons du dos. Toute la guerre de 1870 fut menée en capote, que la hâte fit parfois confectionner en drap gris, voire presque bleu foncé.

Après la guerre de 1870, on conserva la même tunique mais avec des passepoils de drap bleu foncé. Le collet reçut deux écussons à trois pointes sur lequel

se détachait le numéro du régiment. Le pantalon garance, tombant droit, remplaça le pantalon bouffant.

Il est à noter que la capote comme la tunique à deux rangs de boutons étaient depuis longtemps boutonnées alternativement à gauche du premier au quinze et à droite du seize à la fin du mois.

Les chasseurs alpins et les troupes d'Afrique ne portèrent pas la capote mais le collet à capuchon en drap gris de fer bleuté descendant sous le genou.

En 1899, une tunique ample ayant un collet écarlate, des écussons bleu foncé et des pattes écarlates sur les parements, fit son apparition. Bien que l'on discuta beaucoup pour changer l'uniforme il n'y eut plus d'évolution notable jusqu'à la guerre de 1914 - 1918.

En quatre siècles, de la cuirasse au pantalon garance que les soldats porteront à la veille de la première guerre mondiale, l'uniforme subit une grande évolution.

Evolution était liée soit au besoin esthétique, soit au besoin des soldats de se reconnaître, soit au besoin de confort dans une tenue prévue aussi bien pour la guerre que pour la parade.

On s'aperçut lors des conquêtes coloniales que l'uniforme, s'il était adapté plus ou moins à la vie en métropole, ne correspondait plus à la vie hors de l'hexagone. Ce qui amena l'armée d'Afrique à se doter d'uniformes adaptés à la vie et aux coutumes locales.

III_ DE L'UNIFORME BLEU A LA TENUE TERRE DE FRANCE

Dans cette dernière partie, l'évolution des tenues débute à l'aube du XX^{ème} siècle lorsque les tenues chamarrées sont remplacées par des uniformes de teinte neutre.

La France est une des dernières nations à abandonner les couleurs voyantes. C'est seulement après la seconde guerre mondiale et malgré des tentatives entre les deux guerres que le soldat français disposera enfin d'une tenue pratique au combat et d'une tenue élégante en ville.

Plus tard, les opérations en Indochine et en Algérie et plus près de nous, la multiplication des interventions extérieures, détermineront la conception des nouveaux équipements.

En 1884, l'invention française de la poudre sans fumée par Paul Vieille modifie considérablement les capacités de tir de l'infanterie. Elle impose ainsi la dispersion des unités sur le champ de bataille et rend nécessaire une tenue de campagne favorisant le camouflage.

Les armées britanniques, allemandes, austro-hongroises et russes abandonnent de 1900 à 1910 les uniformes de couleurs voyantes pour adopter le drap kaki ou de teintes neutres.

Lorsque débute la première guerre mondiale, l'armée française est la seule à posséder des uniformes aux couleurs voyantes dans la pure tradition du XIX^{ème} siècle. Pourtant l'inadaptation de la tenue de campagne aux réalités d'une guerre moderne fut dénoncée bien avant 1914. Le ministère de la guerre fit expérimenter de nouveaux effets, sous l'égide d'une commission d'étude présidée par le général Dubail. En 1889, déjà des teintes moins voyantes sur un champ de tir avaient été déterminées à Vincennes. En 1903, la tenue gris-bleu, baptisée tenue Boer est portée à titre expérimental par une compagnie du 28^{ème} régiment d'infanterie au défilé du 14 juillet à Longchamp. En 1906, on testa une tenue beige-bleu et en 1911, on essaya un uniforme réséda. Enfin en 1912, le peintre Detaille proposa une tenue bleu cendré. Finalement en octobre 1913, la commission d'étude de la nouvelle tenue adopte le drap tricolore malgré une opposition importante. Soucieux de conserver à l'armée

française ses uniformes de tradition, certains n'hésitent pas à rappeler que le pantalon garance fait partie de la légende et vont jusqu'à nier l'extrême visibilité des tenues françaises prétextant que «le pantalon rouge a au moins un avantage c'est qu'il n'est porté par aucune troupe allemande».

La tenue de l'armée française, dont le changement de teinte devait faire l'objet d'une loi, suscita ainsi un débat passionné qui retarda considérablement le changement de la tenue de campagne. Le pantalon garance sera ainsi l'un des responsables des pertes subies au cours des mois d'août et septembre 1914: 329000 morts, soit près d'un quart des pertes totales de la grande guerre.

En septembre 1914, la chambre entérine le choix de la commission Dubail et adopte le drap tricolore. Mais la pénurie de matière colorante, devant être importée, oblige l'intendance à renoncer au drap tricolore pour un drap bleu clair que l'industrie chimique française est en mesure de fabriquer. Au front des mesures sont prises pour atténuer les inconvénients du pantalon garance: port de la capote les pans baissés, confection de pantalons de toile bleue, réquisition d'effets de pompiers locaux. L'industrie textile doit faire face à d'énormes commandes de tissu appelé drap bleu. En novembre 1914, il sert en priorité à la confection de capotes, de pantalons et de képis pour l'infanterie et le génie. En janvier 1915, le manteau gris-bleu prend l'appellation bleu horizon. La tenue bleu horizon composé d'une capote, d'une vareuse, d'un pantalon-culotte et de bandes molletières vieillit mal et prend vite une teinte douteuse sous l'action du soleil ou de la craie de champagne. Les bandes molletières sont longues à mettre et l'équipement est mal adapté à la rude existence des tranchées boueuses. Cet uniforme, avec ses défauts, sera cependant pour longtemps celui de l'infanterie métropolitaine.

Les pertes énormes des premiers mois de la guerre, notamment la forte proportion de blessures à la tête, conduisent le commandement à doter l'infanterie d'un casque en 1915. Le casque de l'intendant Adrian est retenu et commence à équiper au mois d'août, en priorité, les fantassins. A la fin 1915, les armées auront perçu 3125000 casques.

Au début de la guerre, l'armée d'Afrique aux uniformes très colorés, adopte également des teintes neutres pour éviter d'être repérée trop facilement. Certaines de ses unités seront dotées d'une tenue kaki appelée drap moutarde. Cet uniforme est constitué d'une vareuse, d'une culotte de cycliste en drap moutarde et d'un couvre-chéchia en toile bleu horizon. Le premier corps à recevoir le drap kaki est le régiment

de tirailleurs marocains. Devant l'urgence de la situation, on décide de fabriquer d'abord des pantalons plutôt que des vareuses. En attendant, des capotes bleues

horizon sont distribuées aux régiments dotés de culottes kaki. Les premiers équipés sont les zouaves puis les tirailleurs et enfin les légionnaires, les spahis et les chasseurs. Il faudra attendre la fin 1915 pour que toutes les troupes de l'armée d'Afrique aient un uniforme de même couleur.

Les faits de guerre héroïques, individuels ou collectifs sont récompensés dès avril 1915, par l'attribution de la croix de guerre avec des citations pouvant aller de l'ordre du régiment à celui de l'armée. La fourragère aux couleurs de la croix de guerre, de la médaille militaire ou de la légion d'honneur va désormais orner la tenue des poilus. A un moindre rang, les chevrons de blessures et de présence au front, portés avec fierté sur les manches des soldats, complètent la marque distinctive de la grande guerre, où la mort fut, plus que dans aucun autre conflit, tragiquement quotidienne.

A l'issue de la guerre, une enquête est conduite au sein de l'armée afin de choisir la teinte du drap des uniformes de campagne: la majorité choisit le kaki. Le 6 novembre 1921, après approbation du ministre de la guerre, la tenue bleu horizon est abandonnée pour l'uniforme kaki. Compte-tenu des stocks existants, l'uniforme bleu horizon sera cependant porté jusqu'en janvier 1935 par une partie de l'armée d'active. Certains mobilisés de 1939 seront même encore équipés en bleu horizon durant les premiers mois de la drôle de guerre donnant à l'armée un aspect désuet et suranné.

Entre les deux guerres, l'armée française disposera au fil du temps de trois uniformes kaki. Les troupes d'Afrique et la coloniale continueront à porter jusqu'en 1930 les tenues «moutarde» de la grande guerre alors qu'apparaît un kaki de teinte plus verte, destiné aux théâtres d'opérations extérieures (RIF, LEVANT...). Enfin, au début des années trente, l'armée métropolitaine se dote d'un uniforme kaki de teinte plus sombre qui sera l'uniforme du corps de bataille 1939 - 1940. Jusqu'en 1935, la coupe n'a pratiquement pas évolué. C'est toujours celle de la guerre des tranchées, à l'exception de la classification rationnelle des effets de l'intendance par tailles normalisées.

En octobre 1935, une décision ministérielle attribue à l'ensemble du corps de bataille, un nouvel uniforme kaki dont la vareuse comme le manteau possèdent un col

abaissé et une capote à col ouvert. La tenue est complétée par une chemise kaki et sa cravate kaki foncé.

En 1938, de nouveaux modèles de tenues apparaissent, caractérisés par une capote et un manteau cardé relativement imperméables, un pantalon de golf et une vareuse faits dans un drap beaucoup plus souple. Un ensemble de travail confectionné en toile de coton kaki vient compléter cette tenue préfigurant, en quelque sorte, les futures tenues de combat homogènes en toile.

En septembre 1939, l'armée d'active monte en ligne avec un uniforme servant à la fois de tenue de sortie et de tenue de campagne, orné d'attributs trop visibles qui furent vite abandonnés.

Après la défaite de la campagne de France, une nouvelle série d'effets est élaborée. L'uniforme de 1941 se caractérise par trois tenues: une tenue de campagne, une tenue de sortie et, pour la première fois, une tenue de sport. L'état industriel du pays, les contraintes imposées par l'occupant, les stocks d'uniformes envoyés aux prisonniers de guerre retardent considérablement l'arrivée de la nouvelle tenue, réservée en priorité aux unités appelées à rendre les honneurs à Vichy.

L'invasion de la zone libre en novembre 1942, met un terme à l'armée d'Armistice composée de 100 000 hommes. Pendant son éphémère existence elle aura donc essentiellement été habillée de la tenue de la campagne de France modernisée par l'abandon des bandes molletières.

Après le débarquement allié en Afrique du Nord en novembre 1942, une partie des français se trouve placée sous influence américaine et l'équipement de leurs forces incombe au gouvernement des U.S.A.

En 1943, avec la fusion théorique des différents éléments français, des différences d'équipement, de traditions et de tenues s'instaurent, créant des particularismes qui mettront du temps à disparaître. Chez les Français libres, on est volontiers cocardiers tout en ayant une certaine désinvolture dans la tenue avec le port du short et du casque «plat à barbe» britanniques. L'armée d'Afrique et la coloniale plus classiques essaient de concilier le modernisme américain avec les traditions.

Le matériel américain étonne les Français. Ces derniers découvrent les guêtres, les équipements de toile, le battle dress et le casque léger. Pour la première

fois de son histoire, le soldat français dispose de trois tenues: une de combat, une de repos et une de sortie; tenues qui sont adaptées pour l'hiver et pour l'été. L'adoption du paquetage américain pose le problème de l'adaptation aux costumes de l'armée française et à ses traditions. Les galons sont maintenant portés sur la patte d'épaule et les effets particuliers aux corps de l'armée d'Afrique tels que chéchias, ceintures de couleur, chéches... ne sont conservées qu'en tenue de parade.

En 1944, pour distinguer les différentes armes, des insignes métalliques de forme hexagonale sont fabriqués en Algérie. L'usage de la coiffure de tradition se répand: bonnet de police bleu marine pour la coloniale, béret vert des chantiers de jeunesse, et surtout calots de couleur adoptés chez les F.F.L..

La tenue se diversifie au fur et à mesure des réalisations locales, des arrivées de renfort, des initiatives des chefs. Si bien qu'il n'est pas rare de voir dans une même unité des casques, un armement et des insignes différents. Le réarmement des formations françaises constituées en métropole, assuré par les Américains et les Anglais, augmente la diversité des uniformes et des équipements. La guerre s'achève ainsi dans le désordre imposé par les circonstances. Faute de mieux, et parce que c'était le plus facile, les corps de troupe ont pu retrouver une certaine cohésion vestimentaire par l'adoption de calots de tradition pour chaque arme ou subdivision d'arme et la création d'insignes de corps ou de grandes unités où se mêlent les souvenirs du passé et les faits d'armes récents sur le front ou le maquis.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'armée française transforme structures, concepts stratégiques et tactiques, pédagogie, instruction et enfin le choix de ses tenues. L'armée française rêve d'un soldat devenu un combattant libre de ses mouvements, aux manches retroussées, au col ouvert. Le souvenir de la richesse du paquetage américain conduit à imaginer que la tenue de combat ne soit plus celle de sortie, dépouillée de ses attributs les plus brillants. Désormais, le soldat français dispose d'une tenue de drap, portée sur des chaussures basses, composée d'un pantalon et d'un blouson à col ouvert, adoptée en 1946, et d'un treillis de toile verte, mis en place en 1947. Cette même année, une tenue spécifique, de coupe particulière est créée pour les troupes aéroportées qui reçoivent en 1950 les premiers équipements de toile. Cette tenue deviendra camouflée à partir de 1951. Un casque en deux parties emboîtées, inspiré du modèle américain, voit également le jour. Le manque de crédits, jusqu'en 1950 au moins, ne permet pas de doter toutes les unités. La priorité est donnée à l'équipement des troupes mécanisées stationnées en Allemagne, dans l'Est et intégrées aux forces de l'OTAN au détriment des formations stationnées outre-mer.

Les éléments envoyés en Indochine portent des uniformes dépareillés d'origine américaine, française, britannique ou australienne. Les équipements sont aussi divers et les couvre-chefs d'une extrême variété vont du chapeau de brousse, au béret de toile orné de rubans multicolores, en passant par la casquette ou le bob camouflé.

En Algérie, la variété des équipements demeure en fonction des unités engagées: divisions affectées à l'OTAN, unités de réserve, forces de souveraineté stationnées en Afrique du Nord, troupes d'intervention. La mode des insignes de division brodés se répand peu à peu sur l'initiative des troupes expédiées d'Allemagne. Progressivement, une hiérarchie subtile s'établit entre les troupes de secteur et troupes d'intervention, les treillis 47 délavés des premiers tranchant sur les tenues camouflées des secondes.

L'armée rapatriée d'Algérie subit à nouveau une profonde mutation, visible sur la tenue. Les calots de tradition disparaissent et sont remplacés par le béret bleu marine orné d'un écusson de l'arme. Les longues capotes sont retaillées en manteau trois-quarts.

En 1963, une nouvelle tenue de combat dite «satin 300» apparaît pour remplacer les tenues modèle 1947 ainsi que, deux ans plus tard, des brodequins à jambières attenantes ou plus simplement «rangers». Malheureusement, les équipements demeurent en cuir fauve et il faut attendre l'arrivée du Famas au début des années 80 pour qu'ils soient en toile dans toute l'armée de terre. Un nouveau casque d'un modèle unique pour toutes les unités est adopté en 1978.

Le combat des blindés et des mécanisés, en ambiance NBC, impose une nouvelle adaptation des tenues. La combinaison ignifugée pour les équipages de chars ou le survêtement de protection S3P sont parfaitement fonctionnels et si dépourvus du moindre attribut que l'on peut à peine parler d'uniforme.

Les conditions d'exécution du service national et l'évolution du mode de vie font disparaître la tenue de sortie des personnels du contingent. Tombée en désuétude, elle est abandonnée au cours des années 80. Le treillis, porté en tenue de parade, reçoit peu à peu des attributs pour permettre à chaque corps de se distinguer.

Dès le milieu des années 70, des projets de nouvelles tenues voient le jour, les esprits évoluent, la controverse entre tenants du képi ou de la casquette reprend. On

étudie successivement une tenue bleue, une casquette, puis de nouveau une tenue bleue. Tandis que la tenue kaki marron de la troupe disparaît, celui de la tenue jaspée s'éclaircit. Une teinte «mastic» apparaît, en attendant l'adoption de la nouvelle couleur «terre de France».

En 1990, l'armée de terre se dote d'une nouvelle tenue de sortie de couleur dite «terre de France» conçue par la maison Balmain. La nouvelle tenue est élaborée pour être pratique, actuelle, simple et élégante, et pour pouvoir être portée en tout lieu et toute circonstance. Cette nouvelle conception se traduit par un changement de couleur et de coupe, une réduction du nombre d'éléments de la tenue, une simplification des règlements et des économies. Pour la première fois dans l'armée française, le même tissu est utilisé pour la confection des tenues de sortie de toutes les catégories de personnels indépendamment de leur sexe. C'est la marque concrète de l'unité des statuts régissant dorénavant le personnel militaire. La nouvelle tenue est modulable et la notion de tenue d'hiver ou d'été disparaît. Le choix du port des différents effets est maintenant laissé à l'initiative individuelle, en fonction du climat et non plus d'une décision administrative.

Lorsque les troupes sont envoyées dans le Golfe, l'inadaptation des tenues de combat est manifeste. La teinte vert sombre se détache sur le fond de sable. Le poids est excessif pour la température du désert. La nécessité de faire vite conduit à élaborer un matériau léger et un camouflage largement inspiré du modèle américain. La première livraison de vestes, pantalons et gilets pare-balles taillés dans ce nouveau tissu est effectuée à Noël 1990. La tenue de protection NBC en toile légère, étudiée depuis de longs mois à Djibouti, est mise en fabrication avant le déclenchement des opérations terrestres. La tenue «désert» de la division Daguet marque ainsi le retour du treillis camouflé dans l'armée française. Le treillis «Cam» est réhabilité après trente années d'oubli.

Depuis le début du XX^{ème} siècle, l'uniforme français a profondément évolué. Cette mutation fut liée en particulier aux exigences des deux guerres mondiales. Avoir une tenue de parade et une tenue de combat s'est imposé au fil du temps. Ces tenues se sont modernisées grâce et sous l'influence américaine. Enfin on a pris conscience que les tenues et les équipements devaient être très bien adaptés au combat moderne et aux modes de vie des soldats.

CONCLUSION

Le défilé est terminé! Les derniers à passer peuvent rentrer dans leur caserne arborant le treillis F2 de parade ornémenté des insignes du régiment et de la grande unité, la fourragère et le plastron d'arme égayant par leur couleur le vert du treillis. Les cadres sans troupe ont pu quant à eux, assister au défilé dans leur nouvelle tenue «terre de France».

Que d'évolutions dans l'uniforme se sont succédées au cours des siècles! Ces évolutions furent liées le plus souvent aux contraintes et aux exigences des différents combats ou conflits. Plusieurs fois, les évolutions se heurtèrent aux contraintes économiques voire administratives surtout en période de confrontations. Entre les guerres, on s'évertua cependant à embellir, à agrémenter, à donner du panache ou à rendre plus élégant l'uniforme, signe de reconnaissance et symbole de l'Etat. La tenue des armées étrangères influa également sur l'évolution de l'uniforme français, ce dernier influençant aussi celui des armées étrangères.

Bien que diverses tendances et différents projets se soient affrontés et puissent à nouveau s'affronter, il faudra prendre conscience à l'avenir, que plus le combat moderne exige des tenues spéciales dans lesquelles le combattant soit à l'aise, plus on doit avoir à cœur de revêtir les combattants en dehors du champ de bataille ou de manœuvre, de tenues impeccables, ajustées, dont ils soient fiers et qui leur permettent de trouver ce panache dont l'importance est immense du point de vue sentimental pour eux et pour ceux qui les regardent.

Désormais, le soldat français dispose d'une tenue de sortie seyante, bien de son époque et d'une panoplie de tenues de combat adaptées aux différentes zones d'intervention: treillis vert armée en Europe et en zone tempérée, tenue verte allégée pour les zones tropicales et tenue camouflée pour les zones désertiques. Faut-il en rester là? Ne devrait-on pas imaginer une tenue de travail peu salissante pour suppléer la tenue de combat qui serait réservée aux exercices et aux manœuvres? Cette tenue modulable comme la tenue «terre de France» pourrait être à base du treillis où la veste en fonction des conditions climatiques laisserait la place soit à une chemisette, soit à une chemise de couleur vert armée comme elle laisse déjà la place au chandail F2. Les rangers céderaient leur place dans cette tenue de travail à des brodequins sans jambière, plus légers.

D'autres idées peuvent être encore imaginées pour que le défilé continu pour le plus grand plaisir du petit monde de l'uniformologie...

LEXIQUE

AILETTE	pièce d'armure, au Moyen-âge qui garantit les épaules contre les coups de masse.
BABOUDJES	sandales de cuir au bout arrondi et sans talon.
BAMBERGUES	bottes de cuir ou de fer.
BASSINET	d'abord simple calotte de fer pour protéger le crâne, complétée par la suite d'une pièce de fer mobile couvrant le visage et pouvant se relever.
BATTLE-DRESS	tenu de combat britannique créée en 1937.
BICORNE	les larges bords d'un chapeau rond sont relevés à demeure et forment un chapeau à deux cornes, porté souvent en diagonale pour ne gêner ni la vue ni le tir au fusil.
BRAIES	pantalon ample retenu à la cheville.
BROGNES ou BROIGNE	vêtement de peau recouvert de plaques de fer ou d'anneaux de fer.
BRANDEBOURGS	galons à broderies soulignant une boutonnière.
BRIGANDINE	petite cote de mailles.
BURNOUS	grand manteau de laine à capuchon pointu porté par les Arabes.
CAMAIL	armure en mailles de fer.
CAPOTE	manteau long.
CHAPSKA	casque des lanciers polonais.
CHACHIA ou CHECHIA	bonnet rouge ou bleu à bords droits porté par les troupes africaines.
CHECHE	longue écharpe arabe pouvant servir de turban.
COLLET	partie du vêtement qui entoure le cou ou petite pèlerine courte couvrant les épaules.
COLBACK	large toque en fourrure.
CORSELET	cuirasse couvrant la partie supérieure du corps, en fer vernis noir.
EPAULIERE	pièce ronde de l'armure qui protège l'épaule.
CAMBISON	vêtement de peau de soie, rembourré de filasse et piqué, porté sous le haubert de mailles.
GANDOURA	tunique sans manche que les Arabes portent sous le burnous.
GARANCE	couleur rouge fournie par la racine du même nom.
GUELMOUNA	veste à capuchon.

HAÏK	carré de tissu porté autour du cou ou sur le visage.
HAUBERT	armure qui enveloppait entièrement le corps, excepté la face.
HEAUME	grand casque de fer en forme de boîte cylindrique à fond plat et avec deux fenêtres pour la vue.
JUSTE AU CORPS	vêtement serré à la ceinture avec manches, quelquefois renforcé de cuir.
KAKI	couleur brun jaune.
KURTA	veste polonaise.
PASSEPOIL	bordure de tissu dépassant entre deux pièces cousues et formant un liseré.
RETROUSSIS	partie d'un vêtement retroussé de façon permanente, généralement les pans d'un habit.
REVERS	partie de devant de l'habit qui montre l'autre face du tissu et dont la couleur sert à différencier les régiments.
SAGUM ou SAIE	manteau court.
SEDRIA	sous-gilet porté sous la Guelmouna.
SEROUAL	pantalon bouffant serré aux chevilles.
SHAKO	coiffure rigide avec visière en cylindre ou en cône tronqué, souvent très haute et avec plumet.
SPAHIS	cavaliers de l'armée française appartenant à un corps créé en 1834 en Algérie.
TREILLIS	grosse toile résistante qui donne son nom à la tenue militaire d'exercice.
TRUSTE ou SCARE	armée de mercenaires sous Charlemagne.
TURCOS	tirailleurs algériens.
VAREUSE	veste assez longue.
VENTAIL	partie mobile du bassinet, placée devant le visage et qui se relève.
ZOUAVE	soldat d'infanterie créé en 1831 en Algérie.